

La littérature américaine *Herzog* de Saul Bellow

Pierre Brodin

Volume 6, numéro 6 (36), novembre–décembre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. (1964). Compte rendu de [La littérature américaine : *Herzog* de Saul Bellow]. *Liberté*, 6(6), 480–483.

PIERRE BRODIN

La littérature américaine

HERZOG

de Saul Bellow

Le grand public et les critiques, cette fois, sont d'accord: Herzog est un best-seller et, en même temps, un livre important, à propos duquel on a pu mentionner sans ridicule les noms de Faulkner et de Joyce. Saul Bellow, avec ce dernier roman, prend la tête du peloton des écrivains américains candidats au Prix Nobel de littérature. Je ferai, pour ma part, quelques réserves, et hésiterai à qualifier *Herzog*, comme beaucoup l'ont déjà fait, de *chef d'oeuvre*. J'accepterai, cependant, de reconnaître dans cet ouvrage le roman le plus réfléchi, le plus mûr de Bellow et l'un des meilleurs des dix dernières années.

Herzog n'est pas une autobiographie. On reconnaîtra pourtant dans le personnage principal bien des traits de l'auteur. Moses Elkanah Herzog, comme Saul Bellow, est né au Canada, d'une famille juive pauvre récemment émigrée de Russie. Comme Bellow encore, il a passé la plus grande partie de sa jeunesse et une partie de son âge adulte à Chicago. Comme lui, il a eu une carrière universitaire, s'est marié plusieurs fois, a eu des enfants de plusieurs lits. Comme lui, il a beaucoup voyagé en Europe. Comme lui, il a beaucoup lu, en vrac: des ouvrages de littérature et des livres philosophico-socio-économiques anglais, français, allemand et russes. Il a à peu près le même âge que Bellow et, à l'approche de la cinquantaine, cherche à faire l'inventaire de sa vie, se pose d'innombrables questions, avec une intelligence et une passion peu communes. Dans le roman, Herzog parle souvent à la première personne, et l'on a fréquemment l'impression que c'est l'auteur qui se livre, au moins autant que son héros.

Moses E. Herzog a eu une vie mouvementée, où les échecs et les humiliations ne sont peut-être pas plus nombreux que dans l'existence de la plupart de ses contemporains, mais où ils ont été plus profondément ressentis. Car Herzog est un être sensible, *vulnérable* et terriblement conscient de ses faiblesses et des blessures qu'inflige aux idéalistes, aux rêveurs, aux inadaptés, l'épreuve du monde réel.

Marié d'abord à Daisy, une bourgeoisie conventionnelle, nette, ordonnée, sérieuse, qui l'a ennuyé profondément, il a épousé en secondes noces Madeleine, une femme extravagante, très douée, très dominatrice, très théâtrale, qui l'a trompé avec son meilleur ami, Valentin Gersbach. Ce dernier est un unijambiste esbrouffeur, beaucoup moins intelligent et cultivé qu'Herzog: celui-ci est humilié non seulement d'avoir été trompé, mais de s'être vu préférer un tel *phony* (un *faux jeton*, un *type en toc*) et d'assister, impuissant, à la mainmise de Gersbach sur sa petite fille June.

Herzog est humilié non seulement par sa seconde femme, mais aussi par ses avocats, qui sont des cyniques, par les psychiatres, qui le trouvent instable (ce qu'il est, en fait), par la police, qui l'arrête parce que, dans un geste inspiré par une sorte de piété filiale, il a pris possession d'un vieux revolver chargé ayant appartenu à son père.

Capable de souffrir à l'extrême, de "saigner à toutes les agonies de la vie", Herzog est aussi capable de jouir intensément. C'est un intellectuel-sensuel, qui aime la beauté, la nature, les femmes, l'amour (sans cependant, comme D.H. Lawrence, ériger une philosophie à partir de l'amour ou du sensualisme). Il exerce une attraction certaine sur les femmes, et ses aventures avec Wanda la Polonaise, Sono la Japonaise, Ramona la fleuriste, ne lui laissent pas, en définitive, un arrière-goût amer ou désagréable. En fait, lorsqu'il aura *repris ses esprits* un moment égarés, il succombera, volontairement et sans déplaisir, aux charmes de Ramona.

La crise que subit Herzog se traduit par une sorte de psychanalyse personnelle ou, plus exactement, par une analyse lucide de ses actes, impitoyablement revus et disséqués, dans une série de savants *flashbacks* et de lettres écrites, mais non envoyées à diverses personnes qu'il a connues et à un certain nombre de personnages vivants ou morts avec qui il engage le fer (ses deux femmes, son fils, sa fille, ses parents, sa belle-mère, ses avocats,

ses psychiatres, Eisenhower, Nietzsche, etc...), quitte à se frapper lui-même, bien entendu, au cours de ces curieux engagements.

A la fin de son *traitement*, Herzog est, en quelque sorte, *purgé*, au moins provisoirement, et libéré de ses humiliations. Il retrouve la joie, dans sa maison de campagne abandonnée et décrépite du Massachusetts. Il invite à dîner Ramona, met des fleurs sur la table, allume des bougies. Il ira faire visite à son fils Marco, qui se trouve dans une colonie de vacances, et à sa fille June, qui habite avec Madeleine. Il aime ses enfants, il s'intéresse à eux passionnément, il veut s'occuper d'eux. Ils l'aideront à vivre. Peut-être aussi, plus tard, reprendra-t-il ses activités professionnelles, interrompues par sa crise de conscience et de nerfs. Il n'est pas absolument exclu qu'il recommence une expérience conjugale et celle-ci ne peut être plus heureuse que les précédentes.

L'auteur nous raconte une histoire en somme assez simple, mais il le fait avec beaucoup d'art. La composition du roman est remarquable: la première phrase, le premier paragraphe contiennent en germe toute l'"intrigue"; mais on ne s'aperçoit de ce détail et l'on ne comprend le dessein général de l'ouvrage (comme chez Proust) qu'à la fin du livre, lorsque la boucle est définitivement bouclée.

L'humour fait partie du "traitement" d'Herzog-Bellow. Le narrateur voit très clairement le ridicule des situations, et il réussit à faire rire le lecteur même de ses pires aventures (scènes théâtrales avec Mady, arrivée de celle-ci au poste de police, pour reprendre sa fille après l'incident du revolver, etc.). Herzog se conduit parfois comme un clown (nous rappelant, en cela, d'autres personnages de Bellow), et ses clowneries nous font parfois, comme à lui-même, oublier ses problèmes.

Que reprocher, en somme, à cette oeuvre longuement mûrie qui à bien des égards, est entièrement satisfaisante même pour le lecteur difficile? Il me semble que *Herzog* pêche par deux faiblesses, l'une inhérente à l'ouvrage et à l'auteur, l'autre incombant uniquement à l'auteur. En premier lieu, la vulnérabilité du héros, à certains moments, nous paraît étrange, ou, si l'on préfère, *étrangère*. L'émotivité peu commune de ce héros-victime nous gêne, comme nous gêne celle du "raté" pleurnichard israélite Tommy Wilhelm dans *Seize the Day*. On ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait pu éviter bien des difficultés en se ressaisissant plus tôt, en parlant un peu moins mais en

parlant plus net à sa femme et à ses "persécuteurs", en s'affirmant davantage, en s'apitoyant moins sur lui-même et en agissant davantage, en prenant les problèmes à bras le corps au lieu de les traiter par la tangente ou par une soi-disant "analyse". Cette "analyse", comme celle du héros de la pièce de Bellow, *The Last Analysis* — une logomachie brillante et peu convaincante — nous laisse quelques doutes quant à sa valeur scientifique.

D'autre part l'auteur accumule des références à un certain nombre de savants, d'écrivains, d'ouvrages qui ne nous intéressent que médiocrement, et dont la valeur est parfois surfaite ou ne nous apparaît pas très clairement. *Herzog* aurait gagné à être élagué. Mais l'auteur estime sans doute que chaque mot, même inutile, était nécessaire pour caractériser un héros qui ne peut se passer de ces *mots* plus ou moins trompeurs.

Ces réserves faites, *Herzog* reste un grand livre. Mais offre-t-il un "message" ou une morale universels? Aura-t-il une portée aussi générale que les meilleurs ouvrages des grands écrivains américains des années 30? Il est permis d'en douter, encore que l'intention apparaisse souvent, entre les lignes, de défendre certaines valeurs universelles telles que l'amour, la justice, le courage.

Pierre BRODIN